

# LE PÈRE PEINARD



Réflex

HEBDOMADAIRES  
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France  
Un an ..... 6  
Six mois ..... 3  
Trois mois ..... 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur  
Un an ..... 8  
Six mois ..... 4  
Trois mois ..... 2

## A BAS L'IMPÔT!

### GRABUGE EN ITALIE

### GRÈVE DES CARRIERS A TRÉLAZÉ



#### GRABUGE EN ITALIE

Ça chauffe bougrement, en Italie !

Cette semaine, y a eu des émeutes à Rome : la troupe a canardé le popolo, — qui a répondu suivant ses forces, — et y a eu des tués et des blessés.

Nom de dieu, l'hiver s'annonce mal pour les dirigeants italiens !

Le grabuge actuel a pour cause l'impôt sur le revenu : la gouvernance, se trouvant à sec, n'a rien trouvé de mieux que d'appliquer en Italie le cochon de remède que les radicaillons de France voudraient nous emplatrer.

Les Italgos l'ont trouvée mauvaise !

Et, cette fois, ce n'est plus uniquement le popolo — tout à fait déchargé — qui rue dans le brancard : les petits bourgeois, eux aussi, se mettent à faire du raffut.

Partout où passent les collecteurs d'impôt,

c'est un fouan carabiné qui s'emmanche : depuis quelques semaines, à Gênes, à Milan, à Naples à Florence, à Palerme y a des kyrielles de manifestations contre l'impôt. En Sicile, surtout, le popolo est dans une sacrée rage !

Et, je le répète, les prolos ne sont pas seuls atteints : des maisons de commerce ferment leurs boîtes et des médecins, ainsi que des avocats fichent la clé sous la porte ; Tout ça, faute de pouvoir payer l'impôt !

La gouvernance a essayé d'amadouer ces pauvres écorchés : la bourrique ministérielle, qui fricotte dans les finances a reçu, ces jours derniers, des couillons se plaignant de la lourdeur des impôts. Et la bourrique s'est foutu d'eux gentiment, leur promettant de faire son possible pour favoriser des rapports amicaux entre les voleurs et les volés, — entre les recruteurs d'impôts et les contribuables. Si ce jean-foutre réussit, je lui paie des guignes !

Jusqu'ici, en fait de rapports amicaux, y a eu des émeutes :

L'autre jour, à Rome, une foultitude de manifestants se trimballaient au ministère pour protester contre les taxes ; en chemin, les magasins, les restaurants et une tapée de boutiques se fermaient et, sur les portes, étaient placardées des affiches portant :

« Fermé pour causes fiscales ! »

Au ministère aussi, c'était fermé, — parce

que le ministre n'avait rien à répondre... ou mieux, sa réponse ne s'est pas faite attendre : il a envoyé des carabiniers pour taper sur le popolo !

Alors, nom de dieu, voilà que ça chauffe pour de bon !

Les coups de revolver et de fusil pètent de partout, les rues se dépaient, les barricades se dressent..

Malheureusement, le popolo est débordé par la police et l'armée : il se débande et bat en retraite !

Sur le champ de bataille restent un mort et plusieurs blessés, — du côté du popolo. Quant aux larbins de la gouvernance, ils ont trinqué aussi, — surtout les roussins : y a eu une belle floppée de blessés !

—o—  
Le calme semble rétabli !

Cochon de calme !... Prélude de tempêtes et de grabuge social.

Que va-t-il sortir de tous ces arias ?

La chute de la royauté et l'éclosion d'une république ?

Certes, si les bons bougres italiens n'avaient pas de méfiance, à l'égard de la république, le gouvernement d'Umberto ne pèserait pas lourd : d'une pichenette ils le foutraient à cul.

S'ils hésitent, c'est parce que la république — qu'ils voient fonctionner en France, — ne leur dit rien qui vaille : changer la royau-

té pour une république, c'est sortir d'une ténacité pour retomber dans une autre.

Et dam, ils hésitent !  
Mais aussi, pourquoi vouloir remplacer le gouvernement d'Umberto par un autre gouvernement ?

Quand on a la gale, si on cherche à s'en dépêtrer, ce n'est pas pour remplacer cette vermine par un régiment de morpions !  
Les Italiens devraient bien comprendre ça !

Du coup, ils ne tourneraient plus autour du pot ; ils foutraient carrément les pieds dans le plat.

N'ayant qu'un dada : fiche dans cent pieds de mouscaille le gouvernement qui les écrase.

Après quoi ils aligneraient, en frangins, pour vivre à la bonne franquette, sans dirigeants, sans lois, sans autorité.

Et alors, sous le soleil de leur chouette patelin, ils se la couleraient douce, heureux et libres !



En avant la pratique,  
Du Bataillon d'Afrique !

La pratique du Bataillon d'Afrique, c'est comme la tradition — celle de là-bas — c'est-à-dire que plus les galonnards feront de victimes, mieux ça vaudra pour la discipline.

C'est foutre pas les gueuleries qui ont manqué ces dernières années, au sujet des mauvais traitements infligés aux joyeux ! Mais ça n'a fait ni froid ni chaud : les zéphyrus sont toujours maltraités et si l'un d'eux fait le moindre rébecca, il est vivement traduit en conseil de guerre où là on ne lui marchande pas les années de baigne.

Seulement, à force d'en endurer, il arrive qu'un beau jour les gas voient rouge et, immédiatement, le drame ordinaire, la tragédie habituelle, se dévident vivement.

Le 13 mars, à Médénine, dans le Sud Tunisien, Pouse, chasseur au 3<sup>e</sup> bat. d'af. a cavale sur un sous-off et l'a mouché d'un coup de baïonnette.

Le 16 avril, les galonnards du conseil de guerre, à Tunis, lui servaient la peine de mort.

Et aujourd'hui seulement, en plein mitan d'octobre, on l'a cloué au poteau d'exécution.

Ça fait donc une agonie de six mois qu'a endurée le malheureux !

Six mois à se demander chaque soir si c'était pour « demain » !

Enfin, à l'heure où je tartine, le pauvre bougre est libéré !... par la Camarde !

—o—

Il n'en est pas de même de deux autres joyeux, Louis Delrue et Alphonse Legay, du 4<sup>e</sup> bat. d'af. au Kef.

Ces deux zéphyrus comparaissaient devant les sanguinaires galonnards du conseil, toujours à Tunis, pour refus d'obéissance.

Delrue, aux premiers débagoulements du président, a craché une vérité :

« Vous êtes une bande de cochons et de buveurs de sang ! »

Illico les galonnards lui ont servi dix ans de travaux publics.

Legay introduit après Delrue pour répondre du même délit, a lancé un bouton d'uniforme à la hure du président.

Sans se départir de leur calme, les officiers l'ont tout de suite fadé de la peine de mort.

— Les joyeux, c'est bon à tuer, ont grogné les galonnards !

Et foutre, ils ne s'en privent pas.

—o—

Passons maintenant en Algérie. C'est aussi hideux qu'en Tunisie.

Ces jours derniers à Djidjelli, dans la province de Constantine, deux « têtes de veau » venant du camp de Fedoulès, à bout de forces, épuisés de fatigue et de fièvre, tombaient dans la rue où les laissa étendus dans la crotte.

Turellement, un tirailleur indigène, fusil chargé, resta auprès d'eux pour les surveiller.

Ils seraient sûrement trépassés là, si quelques bons bougres, pris de pitié, ne leur avaient

apporté des couvertures et quelques fruques, en attendant leur transport à l'hôpital.

Néanmoins l'un d'eux a succombé en arrivant à l'hospice et l'autre ne vaut guère mieux !

A qui incombe la responsabilité de cette nouvelle sauvagerie ?

Ça ne se demande pas : aux gradés !

Et, si les brutes qui ont martyrisé ces malheureux sont découvertes, ce sera pour elles un sûr garant d'avancement.

A Sidi-Aïch, en l'espace de quinze jours, deux zouaves se sont suicidés.

La perspective de faire du rabiote après le départ de la classe a tourné les pauvres bougres et, d'un coup de flingot, ils ont signé leur feuille de route, — sans passer chez le trésorier.

Libérés aussi, ceux-là !

—o—

En France, aussi, les suicides vont leur train. Et ce sera bien pire, dans deux mois, après l'incorporation des recrues !

Ce qu'il va y en avoir des mères en deuil, des promesses qui pleureront leurs amoureux, des pères qui se tamponneront les yeux au souvenir du fiston.

Cette semaine, il est vrai, y a moins de simples troubadés que de sous-offs qui viennent de se faire passer l'arme à gauche.

A Brest, le sergent Vacher, parti en bombe pendant cinq jours, a été tellement effrayé à l'appréhension de la punition qui l'attendait, qu'il s'est fait sauter le caisson.

A Beaune, un maréchal de logis de chasseurs, craignant de passer au tourniquet pour s'être approprié un bon de poste appartenant à un soldat de son régiment, s'est fait mourir également.

Ailleurs c'est un vagemestre qui, commettant des détournements au détriment des troubadés, fait un saut dans la mort.

A Nice, c'est un réserviste qui se fout une balle de revolver dans la tête....

Foutre ! j'arrête la liste, car il me faudrait un drap de lit !

Ceux-là aussi sont des victimes de l'armée !

—o—

Ah mais, si tous les gradés étaient aussi finauds que le commandant du 19<sup>e</sup> bataillon de vitriers, en garnison à Troyes, on n'aurait pas occasion de gueuler contre les horreurs militaires, par la simple raison qu'on les ignorerait.

En effet, cet ostrogoth cherche à isoler les troubadés, afin qu'ils ne communiquent avec personne : sous prétexte qu'ils boivent trop de bleues, et pas assez d'eau bénite, il leur a interdit tous les bistrotts du patelin et des environs.

La belle foutaise ! La saison où un galonnard pouvait museler ses troubadés est passée, — bien passée !

## LA MISTOUFLE

La noire série de drames occasionnés par la mistoufle continue sans laisser guère de répit au pauvre monde.

L'hiver rapplique et, de concert avec la Camarde, va faucher bon nombre de malheureux !

Par ces temps de terme, si particulièrement durs aux pauvres bougres, les statisticiens en matière de suicides peuvent dresser leurs listes : y a mèche !

Dans la Plaine Saint Denis, c'est une pauvre bougresse de vingt-six ans qui allume l'ordinaire réchaud.

Cette jeune femme, mère de quatre loupis, a été abandonnée par son mari, qui lui a laissé à charge une fillette de six ans et un bébé de dix-huit mois.

Turbinant dans une verrerie, elle ne palpat que 50 francs par mois. Vainement s'est-elle adressée à l'Assistance publique : la garce n'a rien voulu savoir !

Et alors voyant la mistoufle rappliquer pour elle et ses gosses, elle a préféré périr !

Rue de Reuilly, c'est un sculpteur, Mante-nay, qui, débardé, est expulsé de sa piole avec sa femme et tous ses gosses.

Celui-ci, avec sa smala, est allé échouer au poste où il a demandé qu'on le foute au dépôt avec tous les siens ;

Rue Polonceau, c'est un pauvre bougre, sans ouvrage, avec sa compagne et cinq enfants en bas-âge que la rapacité du proprio fait jeter à la rue.

Les malheureux ont passé une nuit dehors, par le froid qui sévit en ce moment !

Il a fallu que ce soient des profos qui se cotisent pour louer un abri à ces mistouffiers.

Rue d'Allemagne, François Boulanger, veuf avec six enfants, se pend dans le logeto d'où on allait l'expulser ;

Rue de Romainville, Mme Wetzler, 52 ans, est trouvée pendue par les recors qui venaient la chasser de son domicile ;

Rue Compans, Louis Meurisse, 54 ans, s'accroche au plafond, pour le même motif ;

Rue Pétion, Charles Ross, 23 ans, se loge une balle de revolver dans la poitrine — toujours par mistoufle !

Et pendant que les corbillards des pauvres s'acheminent lentement vers la fosse commune, les chameaux de la haute s'occupent du banquet qui sera offert à Felisque à la Bourse du Commerce.

Les travailleurs n'ont pas de pain, mais ils sauront que le banquet comprendra 18 tables, que le nombre des convives est de 755, et que le hall sera éclairé par 11 grands lustres électriques donnant une lumière de 17.000 bougies.

## Embryon Libertaire

Je reprends, au point où je l'ai laissé la semaine dernière, le jaspinage sur

### UNE COLONIE ANARCHISTE EN ANGLETERRE

La colonie anarchiste de Clousden-Hill farm compte aujourd'hui vingt-sept colons anarchistes, non compris les femmes et les enfants. Elle loue quatre maisons dans le village de Forest-Hall, répand sur les marchés environnants et dans une clientèle qui se compose des sociétés coopératives de la région des quantités de primeurs, de tomates, de concombres, de champignons, un choix de chrysanthèmes et de roses, les œufs de cent poules, les produits d'une trentaine de couveuses, etc., etc. Il y a quatre vaches dans les étables et l'on a déjà vendu six veaux. Les deux chevaux, bien nourris et bien soignés, attendent des camarades dans leur écurie. Des agriculteurs, des jardiniers de profession ont demandé à entrer dans la colonie, notamment un horticulteur venu de Bruxelles et qui prépare à Clousden-Hill la culture des orchidées. Le crédit s'est offert aux colons anarchistes qui jouissent de toutes les facilités accordées aux fermiers les plus conservateurs. Des capitalistes leur ont offert des subventions qu'ils ont refusées. Enfin, la population de Forest-Hill s'est décidée à traiter ces intrus en amis. Leur huit hectares sont devenus pour la contrée une sorte de jardin public où, chaque dimanche, affluent les gens de Newcastle et des environs. On vient visiter leurs serres longues de cent pieds et larges de quinze, et c'est presque une partie de plaisir dans le pays d'aller une fois la semaine s'en disputer les produits. L'œuvre rêvée par Kapr est en pleine prospérité, et les colons voient approcher le jour où ils se libéreront définitivement envers M. William Key des avances faites pour achat d'outils, de matériaux de constructions, de machines, etc., avancées qui se sont élevées à la somme totale de 32.500 francs.

Les anarchistes de la ferme de Clousden-Hill tiennent essentiellement à leur titre d'anarchistes, et je crois les avoir quelque peu froissés en leur disant que leur mode d'existence en commun rappelait de très près la vie monastique. Aucun d'eux ne peut en effet s'enrichir ni prospérer individuellement. Tous appartiennent à l'œuvre. A la fin de chaque exercice, les bénéfices étant établis, il n'est partagé entre les colons que 25 0/0, les 75 0/0 restants allant à la colonie.

— C'est une erreur, disent-ils, nous ne vivons pas comme des moines dans un couvent. D'abord, nous avons la famille.

— Et nous n'exigeons de dot de personne, proteste un autre.

— Et nous ne sommes soumis à aucune règle, conclut Kapr.

De fait, l'entrée de la colonie est libre. Qui-conque viendra frapper à la porte de Clousden-Hill farm y pourra entrer. On ne lui demandera que de travailler comme les autres et autant que les autres, ni plus, ni moins. En échange il aura un toit, un lit, il sera nourri à sa guise, ses goûts n'étant limités que par le prix de revient des vivres calculé selon les ressources de la colonie. Il s'en ira quand il voudra. Si, lors de son entrée, il possédait quelque argent, on le lui aura pris, mais on le lui restituera intégralement à son départ. Ce sera seulement pour les sommes un peu fortes qu'il devra annoncer son départ un mois à

avance. Ni formalités d'entrée, ni formalités de sortie.

— « Nous jouissons tous, nous dit Kapr, d'une liberté illimitée. En fondant la colonie anarchiste de Clousden-Hill, je me suis bien juré qu'il ne s'y établirait jamais aucune autorité, et, si malgré mes vœux, il venait à s'en établir une parmi nous, je serais le premier à quitter Clousden-Hill. Nous avons supprimé de la vie commune tout ce qui pouvait la diviser. Parmi nos colons anarchistes, quelques-uns se sont mariés à l'église, d'autres se sont mariés seulement chez le registrar, d'autres enfin vivent avec une compagne qu'ils ne songeront jamais à épouser. Ils vivent ensemble sans que ces différences de situations se traduisent jamais par des conflits de conversation. Nous ne nous occupons pas davantage de politique ni de religion, bien qu'il existe des anarchistes religieux et que, notamment, l'anarchiste catholique ne soit pas une exception. Mais il est convenu qu'on n'en soufflera mot à la colonie. Nul parmi nous ne songe à commander aux autres, car nous savons que l'ambition de dominer nous affaiblirait et nous perdrait. S'il existait chez nous une autorité, il se créerait immédiatement un parti d'opposition pour la conquérir, et cette lutte entre les deux parts absorberait le meilleur de l'énergie commune. Nous sommes pénétrés de cette vérité que le triomphe de notre cause, de nos doctrines n'est pas dans la violence, mais dans le travail libre et bien rémunéré, volontairement consenti, accepté comme le premier devoir et le plus grand bonheur que puisse rêver l'humanité. C'est pourquoi notre expérience est utile. Pour n'avoir aucun maître, aucun président, il ne s'ensuit pas que nous pensions tous et toujours de même. On a ses moments de doute, ses heures de discussion, ses périodes de conflits. Mais nous procédons de façon à n'être jamais divisés.

» Que par exemple une discussion s'ouvre sur un procédé de culture, sur une chose nouvelle à tenter. On discute, et finalement on vote. La majorité ne fait la loi à personne. Si vingt voix sur vingt-sept se prononcent pour un certain mode de culture, — cela s'est produit souvent au début et je vous ai avoué combien nous étions ignorants les uns et les autres de ce de ce que nous allions entreprendre, — eh bien, les vingt votants agiront à leur guise, tandis que les sept autres n'en feront qu'à leur tête. Après un mois ou deux d'expérience, on voit facilement ou était la raison et l'on s'y rallie. Au lieu de nous aigrir les uns contre les autres, le désaccord nous a au contraire servi de stimulant et d'émulation. Au moins personne n'a eu l'ennui, l'humiliation, la gêne de travailler contrairement aux vœux de son intelligence et contre sa volonté. Cette façon de procéder peut sembler paradoxale, elle est pourtant strictement logique. On ne fait bien que ce que l'on fait avec goût. Les fermiers d'alentour ont d'abord haussé les épaules. Aujourd'hui ils se rendent compte que nos colons, sans direction, sans discipline, sans commandement, travaillent beaucoup mieux, beaucoup plus utilement et gagnent davantage que leurs ouvriers agricoles soumis à l'obéissance. Ils ont bien essayé de nous imiter, mais alors ils se sont trouvés en face d'un autre côté du problème, leurs ouvriers n'ayant pas bien employé leur liberté parce qu'ils travaillaient pour un patron et non pour eux-mêmes.

» A huit ou dix kilomètres à la ronde, il n'existe pas un seul établissement agricole qui vaille le nôtre. Il y en a de plus grands, de plus riches, il n'en existe pas où la culture intensive sagement conduite ait donné de tels résultats. Et nous ne sommes qu'au début. En ce moment même après un peu plus de deux ans d'exploitation, nous sommes à la tête de la région pour le commerce des tomates et des chrysanthèmes. Nous produisons plus de roses que cinq ou six maisons réunies. Viennent le moment où nous étant acquittés envers M. William Key, nous pourrions employer la totalité de nos bénéfices à notre exploitation et Clousden-Hill farm deviendra l'établissement modèle du pays. Je ne me fais pas illusion, croyez-le, et je sais ce que nous aurons encore d'épreuves à traverser avant d'atteindre au réel bien-être que nous poursuivons. Au commencement, pendant quatre ou cinq mois, on n'a mangé ici que du pain et bu de l'eau. Maintenant nous sommes mieux nourris et vêtus que les autres travailleurs. Les jardiniers professionnels qui sont venus à nous se disent plus heureux ici qu'à l'époque où, chez des patrons, ils gagnaient des salaires plus élevés que la répartition qui leur sera faite dans les 25 0/0 prélevés sur les bénéfices de l'année. Ils ont ici le nécessaire et du superflu, soit un salon où nous faisons de la musique le soir, une bibliothèque de huit à neuf cents volumes, tous les jeux qui exercent

l'intelligence ou la mémoire. L'exécution de mon projet a dépassé mes espérances et je compte fermement pouvoir avant peu fonder en Angleterre, peut-être ailleurs, des colonies agricoles anarchistes aussi utiles et aussi prospères que celle-ci...

« Nous ne demandons qu'une chose, c'est qu'on vienne nous voir à l'œuvre comme vous l'avez fait, et qu'on nous imite où on le pourra. Nous demandons aussi le plus grand nombre possible de colons anarchistes. Si vous en connaissez, dites leur de venir. Clousden-Hill peut nourrir facilement quatre à cinq cents personnes, sans que nous y manquions de rien. Il ne s'agit que de savoir obtenir de la terre ce qu'elle peut et doit donner. »

Kapr ne conserve guère qu'un sujet de préoccupation quant à l'épanouissement de la colonie anarchiste. Les colons de Clousden-Hill voudraient bien n'engager aucun rapport avec la loi « bourgeoise » et ils se rendent compte que cela sera impossible. Actuellement comme ils n'ont pu encore organiser l'enseignement de leurs enfants, ils les envoient à l'école de Forest-Hall; ils se mettent en règle avec l'état civil.

— Mais, lui demandai-je, comment existez-vous civilement ?

— C'est un peu notre cauchemar, répondit-il. Il faut évidemment vis-à-vis de la loi un propriétaire à Clousden Hill, et c'est à qui parmi nous, refusera de porter ce titre. Jusqu'au moment où il sera remboursé, tout appartient à M. William Key. J'ai seulement de lui une contre-lettre me donnant tous les droits d'un propriétaire, mais je n'en suis pas un et ne veux pas l'être. Supposez que je vienne à mourir. Que deviendraient les compagnons laissés derrière moi ? La loi n'entrera pas dans nos arrangements anarchistes, et, ne me trouvant pas d'héritiers en ce pays, enverra en possession quelqu'un de mes parents de Bohême, ou mettra simplement la main sur le domaine.

— Qui paye les taxes ?

— Quand le collecteur est arrivé, nous lui avons présenté un des nôtres qui consentait sur nos instances à jouer ce rôle et à reconnaître ainsi la légitimité de l'impôt. C'est en son nom que les taxes sont payées.

— Etes-vous assurés contre l'incendie ? Et qui a traité avec la ou les compagnies d'assurances ?

— C'est moi qui ai traité, mais je sens bien que tout cela ne garantit pas notre œuvre pour l'avenir. Il faudra trouver quelque chose.

— Fondez une société avec l'autorisation de l'Etat.

— Notre système à Clousden-Hill est en opposition formelle avec l'organisation des sociétés, telle qu'elle est comprise en Angleterre. L'autorisation nous serait refusée.

— Soyez un club.

— Ce sera peut-être la solution, mais il nous faudra un président et personne ne voudra l'être. En somme, il faudra bien en passer par un moyen légal quelconque d'assurer l'avenir de la ferme tout en la laissant un bien commun dont les produits sont à tous et la propriété à personne.

J'ai pu m'assurer que l'anarchiste Kapr n'avait en rien exagéré la situation présente de la colonie de Clousden-Hill farm. La prospérité en semble vraiment assurée, et cette tentative méritait d'être signalée aux sociologues et aux économistes.

Et maintenant, les copains, que vous vous êtes appuyé le récit, fait par le correspondant du *Temps* de sa visite à la colonie anarchote de Clousden-Hill, que je vous donne un tuyau :

Avant peu, toujours en Angleterre, près de Rayleigh, dans le comté d'Essex, sera fondée une seconde colonie, sur le même plan.

Puissent les colons réussir chouettelement et prouver aux campluchards qui les entoureront que, dans une société sans lois, sans juges et sans capitalos y a davantage de bien-être pour tous que dans la société actuelle.

## Assisteur et assistés !

Cette salope d'assistance publique est décidément l'administrance idéale.

C'est-à-dire celle où l'on se fiche du populo avec le plus de cynisme.

Non-seulement les ronds-de-cuir de cette boîte posent un lapin au pauvre monde, sous prétexte de charité, mais encore ils agonisent de sottises ceux qu'ils devraient secourir.

Par exemple, s'ils sont chiches de pognon, ils ne le sont pas d'insultes !

Voici un échantillon :

Un vise-au-trou de la boîte, qui opère à Montmartre, s'amène l'autre jour chez une pauvre bougresse de blanchisseuse, qui perche rue Lavieuville, et qui est salement malade d'avoir trop turbiné et pas assez bouffé.

Sitôt entré, sans se donner la peine d'examiner la malade, voilà le vétérinaire qui débague :

— Malade, vous..., et blanchisseuse ! Je connais ça... trop de marc ! Buvez du marc..., du marc..., du marc..., blanchisseuse...

La pauvre bougresse a eu beau protester, affirme qu'elle n'aime pas les alcools et que, d'ailleurs, elle a toujours été trop décharnée pour se payer même son content de vin et de café, le vise-au-trou s'en est allé bafouillant :

— Buvez du marc..., du marc..., du marc !

Pour ce qui est de soins et de secours réels, peau de balle !

— 0 —

Et fichtre, ce n'est pas là une exceptionnelle loufoquerie momentanée du vétérinaire : voir tout le monde alcoolique semble être son plan.

Y a pas longtemps, il s'amène chez un tailleur, cité de la Mairie, et le voilà qui se déboude :

— Buvez du marc..., du marc..., avouez donc...

Et, sans plus, il a fichu son camp !

— 0 —

Si, un de ces quatre matins, quelque prolo le marquait à grands coups de grole dans le foiron, peut-être comprendrait-il que — s'il est alcoolique — c'est pas une raison pour que tous les prolos le soient.

Et ce serait le cas de lui gueuler : marque..., marque !...



### SALE RABOTIN !

C'est rue St-Sabin que perche le mufle en question.

Non content d'empêcher ses prolos de fumer, — il trouve peut-être qu'ils fument assez après lui ! — ce salaud s'est avisé, ces jours derniers, de pousser la vacherie jusqu'à leur interdire de priser.

Et, l'autre samedi, il s'amena à l'atelier et gueula comme une baleine qu'il balancerait en cinq sec n'importe lequel de ses esclaves qui en grillerait une ou même qui se bornerait à priser.

Faire du fouan, un samedi, surtout si c'est un samedi de paye, c'est ce qui convient le mieux à un patron : les engueulades et les injures qu'il peut dégueuler ce jour-là ont un peu plus de glissant sur les prolos, — et pour cause.

Mais foutre, si les gas ne disent rien sur le moment, s'ils renaudent en douce, ça ne prouve pas qu'ils aient du pissat de richard dans les veines.

Les coups d'épingle, les vexations, toutes les mortifications que se donne le droit d'infliger le mufle qui tient un prolo par le ventre, n'ont qu'un temps... Tout a une fin !

Le surlendemain du samedi où le galeux de la rue Sabin avait dégueulé sa postiche infecte, les prolos radinèrent à la boîte comme d'habitude.

Mais, foutre, les boniments du négrier avaient été épluchés par plus d'un bon bougre et plus d'un, les oreilles rabattues des salades patronales, ruminait :

« Mon cochon, en ta qualité de singe, tu prétends avoir toujours raison... Ça se peut, — jusqu'au jour où ça tombe !... Et ça pourrait bien tomber ! »

Or donc, à peine si les gas étaient à leur établi que l'un d'eux, qui en avait gros sur le cœur depuis belle lurette, sort une queue de rat de sa profonde et, après avoir humé une prise, il se fout à faire le tour de l'atelier.

— Une prise, camarade ?

— Pas de refus, mon vieux !

Le galeux, embusqué derrière les vitres de sa cage, suivait le copain et, au moment où celui-ci revenait à son établi, le dompteur ouvrit son tabernacle et gueula :

— Eh, dites-donc, vous ! Venez par ici !

Le prolo radina au bureau et, bon lieu, il tendit la tabatière au singe.

— Sans rancune !

Mais l'exploiteur ne l'entendait pas ainsi : il se foutit à beugler pire qu'une bourrique.

Le prolo, à qui ça chauffait les esgourdes posa sa queue de rat sur le bureau et dit à l'animal :

— Touches-y donc, salaud !  
Le singe était remonté : il aboyait tant et plus !

A force, le turbineur s'émoussilla : il rengaina sa tabatière dans sa profonde et détacha une belle mandale sur la hure du patron.

Cré vingt dieux, y avait longtemps que ça mijotait !

— Allez chercher les sergots ! clama le dompteur.

Je t'en fous ! Dans la boîte, personne ne bougea : les prolos étaient aussi immobiles que leurs établis.

— 0 —

Il est d'usage, chez les bouts-de-bois, quand un prolo quitte un atelier, de lui faire un bout de conduite jusque chez le bistrot.

Les gas n'y manquèrent pas : ils accompagnèrent chez le troquet voisin le copain qui venait de mûrer le singe, — et laissèrent celui-ci se frictionner la mâchoire à son aise.

Joyeux comme des petites folles, les prolos trinquèrent à la mise en compte des exploiters.

Par exemple, le lendemain, le patron s'est revanché : il a saqué tous ceux qui avaient été soiffer en compagnie de son frictionneur.

Et comme l'animal avait pris ses précautions, nul n'a pu lui détacher les quelques châtaignes qu'il a plus que méritées.

Mais, foutez, comme rien ne se perd dans ce bas monde, — sa prochaine récolte pourrait bien être abondante.

**C'est samedi matin**

**Que sera mis en vente**

**à Paris**

**L'ALMANACH DU " PÈRE PEINARD "**

**Prix : CINQ RONDS**



L'autre tantôt, que j'étais en train de préparer pour les semailles, voilà que s'amène le rural, son sac derrière l'échine et son gourdin aux pattes; le bougre suait, nom de dieu, et il y avait de quoi, car le soleil chauffait rudement.

Le père Peinard qui avait jabotté sur son compte dans l'avant-dernier numéro s'est légèrement gourré en lui attribuant 80 francs par mois pour les 35 kilomètres de trotte qu'il s'appuie journallement. Il s'en faut de beaucoup, foutez, qu'il arrive à ce chiffre, son salaire annuel ne dépassant guère 700 francs.

En voilà encore un métier de galérien ! Esclave d'un bout d'an à l'autre il n'a aucun droit de rebiffe, pas même celui de se syndiquer.

Mais laissons là pour l'instant le facteur et venons dare-dare à la babillarde qu'il me remit et pour ne pas vous faire languir, illico, je vous la fourre sous le blair :

« Mon vieux Barbassou,  
« Je crois qu'il serait bougrement difficile  
« d'être emmerdé plus que nous le sommes par  
« les salauds d'octroyens de Marmande. Je  
« suis déjà ancien, viédaze, mais de ma sacrée  
« putain de vie, j'avais rien vu de pareil.

« Il n'y a plus mèche d'apporter le moindre  
« bricole sans être mis à contribution par ce  
« ramassis de feignasses. Non seulement les  
« choses qu'on apporte pour bazarder paient ;  
« mais, même, ce qui est pour ton usage per-  
« sonnel. On farfouille dans les carrioles pour  
« reluquer l'avoine que doit bouffer le canas-  
« son, ou dans le panier des bonnes bougresses  
« pour taxer la chopine ou le quignon de pain  
« apportés pour casser la croûte.

« Les opportunistes gueulent à l'inquisition  
« quand les radigaleux jabottent de l'impôt sur  
« le revenu, mais, quoique la municipalité mar-  
« mandaise soit peuplée de ces jean-foutre, les  
« agissements des types de l'octroi sont tout  
« plein inquisiteurs.

« Et on se laisse faire, bondieu ! quoique en  
« groumant dur. Pas un gas, malgré que sou-  
« vent c'est pas l'envie qui lui en manque, ne

« laisse tomber son poing sur la gueule des  
« rossards.

« Pourquoi toutes ces canuleries ? Tout sim-  
« plement parce que les saligauds durent met-  
« tre les pouces lorsqu'ils avaient combiné la  
« grande crapulerie des droits de plaçage. Tu  
« sais comme la grève des campluchards leur  
« coupa salement la chique ?

« Voyons, Barbassou, quoique t'en dis, y au-  
« rait-il pas plan de repiquer au truc et une  
« fois de plus de faire caner ces crapules ? »

Maintenant que voici collée nature sur le pa-  
pier la lettre du gas, un petit brin d'expli-  
ques.

J'ai, à cette même place, il y a un peu plus  
d'un an, jaspiné à maintes reprises de cette  
grève de campluchards dont parle mon corres-  
pondant et qui fut, à proprement parler, un  
boycottage des plus réussis.

À ceux qui les ignorent, je vais à la galope,  
remémorer les faits :

Les conseillers cipaux de la ville de Mar-  
mande, à court de pognon, et n'osant pas trop  
imposer les fistons de la ville crainte que leur  
réélection en souffre, avaient trouvé un joint  
diabolique.

Ils avaient taxé le bétail qu'on amenait sur  
la place les jours de foire, — et une taxe assez  
carabinée !

Les pétrousquins, trouvèrent la blague un  
peu corsée, et dame, ils ne firent ni une, ni  
deux, ils résolurent de ne pas se laisser faire.

La ville de Marmande fut boycottée. Des  
listes de souscription coururent la campluche  
et, à trente kilomètres à la ronde, toutes de  
guingois, les signatures affluèrent.

Ce ne fut pas tout ; une fois les signatures  
collées sur le papier, chacun tint à y faire hon-  
neur.

À la première foire où devaient être perçus  
ces droits de malheur, à peine si une dizaine  
de têtes de bétail se pavanaient sur le foirail  
qui en contient dix mille.

« Bast, disaient les couillons de conseillers  
cipaux, ça ne durera pas, laissons pisser le  
mouton. »

Mais ça dura, foutez de foutez, et, comme  
chez Nicolet, de plus en plus fort. Il n'y eut  
plus, à la fin finale, aucune tête de bétail amenée  
à Marmande.

Les charognards, foutus en rogne, usèrent  
tous les trucs pour amener les gas à compo-  
sition ; il y eut à Marmande la « foire des for-  
çats » où quelques gros bonnets opportunistes  
essayèrent, sous menace de renvoi, de contrain-  
dre leurs méayers à amener tout le contenu  
de leurs étables sur le champ de foire. Ça fit  
autant que si Mesdames les conseillères avaient  
fait pipi dans la Garonne pour amener l'inon-  
dation.

Puis vint la foire de Ste-Bazilles, interdite  
par arrêté préfectoral, avec prohibition de la  
circulation du bétail dans une dizaine de com-  
munes et qui se tint quand même, en dépit des  
autorités.

Avec les élections municipales de mai la po-  
litique se foutit de la partie, mais les paysans,  
moins couillons qu'on ne le croit, eurent le  
bon esprit de s'en garer comme du choléra.

Ils laissèrent les électeurs voter à leur  
fantasia, continuèrent leur boycottage et, en  
fin de compte, la même municipalité réélue par  
les andouilles de votards, triomphante au scrutin,  
cana piteusement et pèteusement devant  
les boycotteurs.

Malheureusement, foutez, il est arrivé ce qui  
arrive généralement : au lieu de se tenir sur  
le qui-vive on s'est endormi sur le rôti.

Ayant toujours été menés en laisse nous  
n'avons pas encore la continuité d'efforts né-  
cessaire aux hommes qui doivent partout et  
constamment agir par eux-mêmes.

Les salauds ont profité de ce relâchement ;  
ayant échoué d'un bord ils ont transporté leurs  
batteries d'un autre.

Ils veulent par l'octroi rattraper la belle ga-  
lette qu'ils ont perdue sur le plaçage.

Et le malheur est que, jusqu'ici, y a pas eu  
de rebiffe !

Le mécontentement ne s'est exhalé qu'en  
paroles ; il est clair, cependant, que la tactique  
qui a réussi une fois donnera des résultats  
identiques dans des circonstances pareilles.

Que demain les bonnes bougresses de la cam-  
brousse cessent d'apporter les légumes, les  
œufs, la volaille à Marmande, qu'elles conti-  
nuent une kyrielle de fois de suite et, crédieu,  
vous m'en direz des nouvelles.

Il arrivera ce qui est arrivé pour le bétail :  
les gas de la ville et les ménagères renaude-  
ront furieusement et leurs clameurs se join-  
dront à celles des paysans contre la cochonne  
de municipalité.

Celle-ci, une fois de plus, abaissera pavillon,

capitulera devant les exigences populaires.  
Et ce que je dis, à propos du marché de  
Marmande, peut s'appliquer à une tapée de  
circonstances : il faut généraliser cette tacti-  
que, agir sans fin ni cesse, mettre à la diète ces  
voraces qui nous boufferaient tout vifs.  
Quand on aura le flair de couper les vivres  
aux bandits de la gouvernance, les chameaux  
ne feront pas long feu.

Le père Barbassou.



La grève de Trélazé

Depuis la Fresnais, jusques et y compris la  
carière de l'Ermitage, sur une longueur de  
trois kilomètres et sur un de largeur, se dres-  
sent des cheminées en briques rouges, des po-  
tences pour extraire l'ardoise, des baraques,  
des poteaux télégraphiques et, tout du long,  
s'empilent les schistes.

D'un bout à l'autre du patelin, — partout ! —  
fourmillent les pandores, les lignards et les  
dragons..., prêts à tomber sur le râble des pro-  
los.

Ces troupes tireraient-ils sur leurs frères  
de misère ?...

En tous cas, les grosses légumes font leur  
possible pour emmerder les truffions, afin de  
les exaspérer pour que, le cas échéant, ils mar-  
chent sans hésiter.

Est-ce assez criminel !

Les patrons ont chargé le juge de paix de  
régler le différent ; c'est ce type qui va ma-  
nœuvrer pour essayer d'embobiner les prolos.

De leur côté, les contre-coups engagent les  
carriers à reprendre le travail : ils ne sont pas  
chiches de mamours et de promesses, — mais  
ça ne prend pas !

Au Grand Carreau les bassicots font la na-  
vette à vide pour appeler les bons bougres au  
travail ; des mouchards font fonctionner les  
machines qui sont encore debout, — celles qui  
restent..., car on a saboté, et ferme, nom de  
dieu !

Tous les jours, les grévistes se réunissent ;  
un copain jaspine en français et en breton et  
c'est aux clameurs de : « Vive la Révolution  
sociale ! » que se terminent les réunions.

Comme je l'ai dit, le patelin est inondé de  
troupes : y a du génie, des dragons, des fantas-  
sins..., de tout !

Les charpentiers-à-Félique ne manquent pas  
non plus, — et ils en font des dégâts, ces sa-  
lauds-là !

À la carrière des Fresnais, les carriers  
avaient une cambuse, un réfectoire où ils se  
réunissaient pour prendre leurs repas, — et où  
ils remisaient leurs lampes et leurs chapeaux  
de cuir.

Les pandores ont enfoncé la porte et ont in-  
stallé leurs canassons dans la cambuse ; inutile  
d'ajouter que les huches qui servaient aux pro-  
los pour remiser leurs bricoles sont brisées et  
que les lampes et les galurins sont en miettes.  
Or, y a pas mèche de descendre à la mine sans  
lampe et sans chapeau. A la reprise du travail  
voilà de nouveaux frais pour les mineurs et  
comme un chapeau de cuir coûte six francs,  
chacun devra se fendre !

Il paraît que les pandores ont été inventés  
pour défendre la propriété, — celle des riches,  
oui !... En tous cas, ils ont une cochonne de fa-  
çon de respecter celles des prolos.

Les carriers en savent quelque chose !

Le préfet, un général et quelques matadors  
de même trempe se sont amenés sur les carrières  
pour se rendre compte de la situation : ils  
ont reluqué le tableau, mais aucun ne s'est at-  
telé à l'extraction de l'ardoise. Puis, pour  
prouver leur impartialité, ils ont zyeuté les  
grévistes de travers et sont allés trouver les  
patrons avec qui ils ont fait la causette.

— 0 —

Ce qu'il y a de rupin dans cette grève c'est  
qu'il n'y a pas ni meneurs, ni délégués, ni co-  
mité de la grève.

Chacun agit selon qu'il croit utile, ne rele-  
vant que de son initiative, — et, turellement,  
comme les intérêts concordent, y a pas de ziza-  
nie. Chacun rue dans le brancard, selon son  
tempérament et avec le plus de force possible,  
pour arriver à se débarrasser de la vermine pa-  
tronale.

Ainsi, le juge de paix fait une sacrée bobine! Pas un gréviste ne veut s'aboucher avec lui, comme délégué.

Les carriers lui ont fait savoir qu'ils n'en pincent pas pour choisir entre eux une délégation de cinq membres qui serait chargée d'arbitrer avec lui. S'il tient à arbitrer, qu'il s'amène à la salle de la Maraîchère où, tous les jours, les grévistes se réunissent! Là, tous en chœur, on pourra causer.

Le juge de paix a été tout plein épaté qu'on l'envoie pêter si catégoriquement!

Pourquoi les gas se gênaient-ils? Ce sacré bondieu d'arbitreur, qui s'amène comme des cheveux sur de la soupe, quel est le dada qu'il caresse?

Rouler les grévistes, — et pas plus!

C'est un bourgeois qui remplit une fonction bourgeoise..., croire qu'il peut se foutre du bord du populo ce serait se monter le bobéchon!

## La Chapelle des Amendes

Je reçois de Flixécourt la babillarde ci-après :

*Mon vieux Peinard,*

Tu t'occupes souvent des bagnes du marquis de Carabas, tu es, en général, bien renseigné, mais tu ne sais pas tout.

Quand tu parles des faibles salaires, en cherchant à être impartial, tu as une tendance à en exagérer le prix.

Ainsi tu as dit que les ouvrières qui cousent les sacs gagnent environ quinze sous par jour.

Eh bien, mon vieux gniaff, tu t'es fourré le doigt dans l'œil.

Elles n'arrivent point à dix sous en se crevant pendant 12 à 14 heures!

La moyenne des salaires de l'ouvrier varie de quarante à cinquante sous par jour. Le travail n'est point à la journée mais à la tâche, il faut tisser 2,000 mètres de toile pour obtenir de 26 à 29 francs.

C'est une belle chose le perfectionnement du métier à tisser — une belle chose pour l'exploiteur.

Les pauvres gosselines qui bobinent le fil touchent, on le prétend, vingt cinq sous par jour. En réalité, un grand nombre n'arrive qu'à seize sous, soit 9 fr. 60 par quinzaine. Au moindre retard, elles sont foutues à l'amende. Mais tous les jours elles perdent du temps, parce qu'une courroie est dérayée, parce qu'un contre-coup est en train de batifoler dans un coin avec une gonzesse qui désire augmenter ses seize sous, etc., etc. Ces pauvres bougresses à seize sous sont femmes ou jeunes filles. Mais, aux p'tiotes fillettes on leur colle huit ou dix sous par jour. Le vertueux Saint ne leur indique pas le moyen de vivre avec d'aussi piètres salaires, il se repose pour ce soin sur les contrevaches et les élégants commis; ceux-ci s'en chargent.

O morale bourgeoise!

Dans ce triste marquisat de la misère, les ouvriers étrangers au pays sont fort nombreux. Ils sont obligés de vivre chez des logeurs. La pension est de 1 fr. 50 à 2 francs par jour.

Au prix où Méline nous fait manger le pain, cela ne paraît pas trop cher. Ce n'est trop pour notre pauvre bourse. Il faudrait que l'ouvrier put vivre seul comme un hibou dans sa piole, en se nourrissant de pain sec; de temps en temps il lui serait permis de s'offrir le régal de deux sous de fromage, de pâté ou de hareng saur.

Tout autre genre de vie est trop coûteux pour lui.

Calculons :

Salaire : une quinzaine (12 jours à 2 fr. ou à 2 fr. 25) . . . . .	24 » ou 27 »
Pension : une quinzaine (14 jours à 1 fr. 50 ou à 2 fr. . . . .	21 » ou 28 »
Reste . . . . .	3 » » »

Il reste donc à l'ouvrier 3 francs (à moins qu'il n'redoive 1 franc) pour payer les amendes, le tabac, s'habiller, etc., etc.

L'autre dimanche, c'était la fête de Flixécourt, trois jours de chômage ont été accordés à l'ouvrier afin qu'il puisse dépenser ses économies.

Aussi qu'arrive-t-il?

Las de travailler de longs mois sans espoir d'améliorer sa situation, l'ouvrier se décourage, fait régler son compte et va s'embaucher ailleurs.

Avec son mince pécule, il va clopin clopant,

chinant et trimardant le long des routes, jusqu'à ce qu'il trouve un autre bagne.

Il en rencontre souvent de pareils, jamais de pires!

Au moment du départ, on le règle sans observation, sans exiger qu'il prévienne une quinzaine à l'avance; mais si, plus tard, la malchance replace le pauvre garçon sous la griffe rapace et impitoyable des Saint, il subira une amende de dix francs pour avoir quitté l'usine sans s'être fait mettre en quinzaine.

Le prolo doit se serrer le ventre; c'est une salutaire discipline qui ne nuit en aucune façon à l'édification des châteaux et monuments funéraires de la famille : car s'il y a le CHATEAU DE LA NAVETTE, il existe aussi la CHAPELLE DES AMENDES.

Ne peuvent supporter cette situation pénible que les gens du pays ayant un lopin de terre et une maisonnette, campluchards devenus ouvriers. Encore faut-il dire qu'au lieu de se reposer le dimanche, comme ils en auraient tant besoin, ils s'esquintent en ce moment à arracher des *Cavadas* (lis : pommes de terre).

Je m'arrête, quitte à y revenir, les griefs des esclaves de ces sacrés bagnes rempliraient les huit pages de deux numéros du *Père Peinard*.  
Salut.

*X..., tisseur en rupture du bagne Saint.*

OHÉ, BONS BOUGRES

à partir de samedi réclamez partout

L'ALMANACH DU "PÈRE PEINARD"

Prix : CINQ RONDS



### Rouspétance d'employés

Nîmes. — C'est un peu partout que les commis des magasins se fichent à ruer dans les brancards.

Ils trouvent qu'ils travaillent trop, — et ils n'ont pas tort!

C'est toujours pour décrocher la fermeture des magasins le dimanche que les gas font du fouan.

Dimanche dernier, au nombre de cent cinquante, les employés de Nîmes ont fait du chahut devant le Bazar de la Maison Universelle. Pendant deux heures ils se sont payés un charivari galbeux et ils n'ont arrêté les frais que lorsque le patron de la boîte s'est décidé à boucler.

Cré pétard, voilà qui est très chouette!

Que les fistons continuent.

Seulement, qu'ils soient un peu plus exigeants! Vraiment, ils ne réclament que la fermeture à midi, le dimanche, — c'est pas assez foutre!

Ils ne savent donc pas que les singes sont des accapareurs et des chapardeurs?

Tout leur saint-frusquin est le produit d'un barbotage légal accompli au détriment du populo.

On n'a donc pas à craindre d'être exigeants quand on a à faire à d s animaux pareils : on a le droit de réclamer tout!

Et c'est pour cela que réclamer une foutaise telle que la fermeture à midi, le dimanche, c'est par trop enfantin.

Ohé, les calicots nîmois, exigez davantage, foutre!

### Entre fraudeur et garde

Carcassonne. — L'autre nuit, un garde champignon, nommé Malacamp, s'était fichu à l'affût pour guigner des fraudeurs. Vers les minuit, un bon bougre s'amenait avec une bonbonne de vin — et le charognard de lui sauter dessus!

Heureusement, le fraudeur avait un chouette éventail à bourriques : il a astiqué ferme les côtes au garde-champignon, — seulement, il n'a pas eu la présence d'esprit de taper sur les doigts du garde au moment où ce sacrifiant sortait son revolver.

Et c'est pourquoi, le bon bougre de fraudeur a reçu une balle dans la peau!

Au tapage, du populo s'est amené, on a rentré le garde champignon dans sa turne et le

fraudeur a été collé à l'hospice salement at-tigé.

C'est-y pas abominable, des fourbis pareils? Qu'est-ce qu'un garde champêtre?

C'est un prolo, — et rien plus!

Pourquoi donc, parce qu'il a une plaque sur le bras, se croit-il permis de faire des mistouffles au pauvre monde?

### Infernale exploitation

Pont-Remy est un petit patelin de la Somme qui ne fait pas exception à la règle : c'est-à-dire que, là comme partout, l'exploitation y est carabinée.

C'est au point qu'elle dépasse les limites légales.

Dans le patelin n'y aurait-il donc pas des agents du gouvernement?

Foutre si! De trop même. Mais leur métier n'est pas de protéger le populo, — ils ne se connaissent qu'à le pressurer et, — là comme ailleurs, — les gouvernants sont les larbins des capitalistes et les ennemis du pauvre monde.

Ainsi, y a une loi qui interdit aux patrons d'employer dans les manufactures des gosses au-dessous de treize ans, — mais les patrons s'en foutent : ils violent la loi sans façons!

Quant aux ouvriers, il ne sont pas mieux traités; les patrons ont établi dans leurs bagnes une sacrée bondieu de hiérarchie qui rend encore plus sensible aux prolos l'arbitraire et les caprices de leur exploiteur.

Et les pauvres bougres n'ont jamais un moment de vraie liberté! Quand, après une journée de travail abrutissant, — sous la discipline canulante de la clique de l'usine, — ils s'évadent du bagne, c'est pour être emprisonnés dans la cité ouvrière, — autre fief du capitaliste, — et où s'exerce toujours la surveillance des garde-chiourmes.

Et ce n'est pas tout! C'est chez le singe que le prolo s'approvisionne d'épicerie et autres bricoles.

Esclaves, dans leur vie matérielle, ils ne sont pas libres de penser à leur guise : les jours de vote on leur remet un torchon-quel qu'ils doivent aller déposer dans la tinette électorale, — sans quoi y aurait de la casse!

Les pauvres fieux sont pris par tous les bouts!

Aussi, ce qu'ils sont impatients que s'amène le coup du chambard final qui déblaiera la situation et permettra à chacun de vivoter à sa guise, sans cheries d'aucune sorte.

### Fureurs cléricales

Fourchambault. — Les cléricafards sont à ressaut parce que le camarade Robineau est allé faire des conférences dans la Nièvre, — et qu'il a daubé sur la raticonnerie.

La première de ses conférences a eu lieu à Fourchambault, devant un populo bougrement sympathique; la seconde a eu lieu à La Charité et y avait, au bas mot, 600 personnes empliées dans la salle.

A Jouet-sur-l'Aubois, à Cours, les Barres, etc., chouette succès!

Les campluchards se dessalent!

Par contre, les raticons sont entrés dans une fureur épatante.

Ces jours derniers, une bande d'empapaoutés de la Jeunesse Catholique ont, sous la conduite d'un raticon nommé Ménard, pisté Robineau et, à un moment où il était seul, ils lui sont tombés sur le râble, à coups de pierres et à coups de trique, — quoique ça, il s'en est tiré sans trop de bobo.

Le lendemain, à la conférence, l'ensoutané Ménard — si fier-à-bras quand il est accompagné de sa clique — a oublié de venir pour faire de la contradiction.

Sa religion, — une religion de mansuétude, chacun sait ça! — ne lui permet pas pareille chose.

Sa mansuétude se borne à taper sur les gens, — quand ils ne peuvent pas répondre.

### Syphilis policière

La Seyne-sur-Mer. — A la suite d'une explosion qui eut lieu à Marseille, en 1893, une flopée de prolos de langue italienne furent expulsés..., en n'a jamais su pourquoi!

Dans le tas se trouvait un turbineur, Cavatore que, malgré ses protestations, on qualifiait d'anarcho. Il partit pour l'Italie, — forcément! — y séjourna quelques mois, revint en France et s'installa à la Seyne où il fut embauché aux Forges et Chantiers. Illico, il fit sa déclaration d'étranger et ne se cacha en rien.

Depuis trois ans Cavatore vivait tranquille,

la police feignait d'ignorer l'arrêté d'expulsion pris contre lui et ses prétendues opinions.

Voilà que, il y a quelques semaines, des copains emmanchent une réunion à La Seyne; dès que le quart-d'œil a reluqué les affiches il a bondi! Ne pouvant empêcher la réunion, il s'est revanche sur le pauvre Cavatore — qui n'y était pour rien, — qui a été arrêté et expulsé.

Ce roussin a-t-il voulu prouver qu'il y a moins de risques à s'afficher carrément anarcho qu'à nier l'être?

Le salaud n'a rien voulu prouver: il a trouvé l'occase de faire une vacherie, — et il ne l'a pas ratée!

#### Propagande électorale..., déjà!

**Saint-Quentin.** — Après la réunion de l'autre dimanche où le populo s'était si chouettelement prononcé contre la politcaillerie on aurait pu croire que les socialos à la manque seraient restés dans le trou un bon moment.

Les Quentinois qui ont cru ça s'étaient fourrés le poing dans le blair.

En effet, samedi soir, la jument noire débarquait le bouffe-galette Millerand, son copain Turot et le vieux de la Commode J.-B. Clément.

Pourquoi donc foutre?

« Pourquoi, ça se demande pas! Pour chauffer les copains », — celle de Turot.

« Dieu, le bougre n'est pas en retard!

« Donc, y a eu une réunion: après un débâchage de Turot sur les élections voilà que Millerand jaspine.

« C'est ça le copain à Jaurès! s'exclame le populo. Ah zut, alors, mince de philosophie! Il est à l'avocat ça a le filet bien châtré, mais c'est pas la peine de tenir le crachoir si longtemps pour nous seriner: élections, candidats...!

Le copain Massey veut prendre la parole, mais l'escorte officielle, composée d'un marchand de tripes, d'un marchand d'avoines, d'un bistrot, d'un docteur et autres positions sociales veut l'empêcher de jaspiner. Le gas s'en fiche! Il jabotte quand même et, en quelques paroles, il montre la duperie du suffrage universel et de la politique. Puis il préconise les résolutions du congrès de Toulouse, l'action économique et démontre qu'il faut repousser les élus et ceux qui tendent à l'être, — car c'est une sacrée plaie sociale qui engendre l'autorité et étouffe la liberté.

Et l'auditoire, qui se composait d'environ 3000 personnes, d'applaudit ferme.

Les politicards riaient jaune!

Le père Clément essaie de sauver la situation: il a du bon quand il parle de ne plus payer ni bistrots, ni proprios et qu'il engage les turbineurs à se serrer les coudes pour résister aux morpions du capital. Mais sa voix cassante ne réchauffe pas et le populo s'endort.

Alors Turot reprend le crachoir et son palas devient plus énergique: il parle de révolution, — mais foutre, on sent toujours le candidat!

On boucle la réunion et c'est en gueulant, à pleins poumons « vive la Sociale, vive l'Anarchie » que le populo s'en va se plumer.

#### Du tac au tac!

**Le Havre.** — Si les fistons se fichaient à répondre du tac au tac à chaque crapulerie, — ça changerrit vite.

L'autre jour, au Palais d'injustice du Havre quelques copains étaient poursuivis pour avoir goulé dans la rue; les témoins affirmaient avoir entendu du bruit, — mais ils n'étaient pas foutus de reconnaître personne.

N'importe, les enjuponnés ont administré quelques balles d'amende aux prévenus.

Alors, pour rattraper cette galette, les gas se sont alignés pour déménager un copain à la cloche de bois: ils ont radiné à la tourne et, en rien de temps, l'opération a été faite, — et chiquement!

C'est un prêt pour un rendu!

Et si, chaque fois qu'un matador de la haute fait une vacherie, lui ou l'un des siens recevait une pichenette sur la hure, ou était lésé dans sa rapacité exploiteuse, il comprendrait qu'il y a quelque chose de changé.

C'est-à-dire que le populo n'a plus du jus de chique dans les veines.

#### Les Abus à l'Assaly

**Lorette.** — Si le populo était un brin plus éclairé, il comprendrait que la gouvernance est une racaille qui ne vit que de notre imbecil-

lité et que la patriocuterie n'est qu'une vieille guitare.

Et foutre, y a pas besoin d'être clerc de notaire pour voir que les flous de la haute ne connaissent pas les frontières, quand il s'agit d'exploiter; les coupe-bourses ne regardent pas si c'est un français ou un allemand qu'ils bloussent; de même les exploiters de chair humaine!

Que le mouton vienne d'Afrique ou de Belgique, ils s'en fichent! Toutefois, ils choisissent les plus jeunes, car la laine est plus soyeuse.

C'est-à-dire que les chameaucrates agissent toujours selon leur intérêt: en temps de guerre, ils nous farcissent les boyaux avec du plomb, tandis qu'en temps de paix, ils nous gonflent avec un plat de courants d'air.

Et ces fourbis-là se voient tous les jours!

Pour citer un exemple, voyons ce qui se fritote au bain l'Assaly: y a là un type qui répond au nom de Lanus, ce qui en bon français veut dire « trou du cul »; or, ce trou du cul est garde-chiourme et sujet prussien.

En ce qui concerne bibi, je me bats l'œil de sa nationalité! Ce n'est pas parce qu'il est prussien qu'il est un salaud, — c'est parce qu'il est garde-chiourme.

C'est le métier qui engendre la rosserie, — serait-il de Lorette, ce serait kif-kif bourriquot.

Mais, il semble que les patrons, qui se disent bons patriocutards, devraient être offusqués par la présence d'un allemand dans une usine qui fabrique des obus, des canons, des flingots, etc., pour le compte de l'Etat.

Ah ouat, ils s'en foutent! Les crapuleux qui font marcher la boîte ne voient en lui qu'un dogue à la mâchoire forte que, sur un clignement d'yeux, ils lancent aux chausses d'un bon bougre; et puis, comme en sa qualité de trou du cul, il ne craint pas de lécher la moutarde qu'ils ont au leur, ça les enchante.

Seulement, si les bons bougres étaient moins souples le garde-chiourme en question serait moins rossard.

Pour l'assouplir, un peu d'huile de coterrets ou quelques paquets de viande non désossée... ce serait superlatif!

#### Le bain Guillot

**Orléans.** — Quand je serine que tous les maux et tous les emmerdements dont souffrent les prolos sont engendrés par la garce d'Authorité, — je n'invente rien et ne découvre rien!

Je constate un fait que chacun peut constater comme bibi, à condition de n'avoir pas de bouse de vache plein le lucarne.

*Diviser pour régner!*... Tel est le truc employé de tout temps par les birbes qui gouvernent une portion — petite ou grande — du bétail humain.

Et les singes à qui nous sommes obligés de prostituer nos abattis, pour bouffer, prauquent rudement le système: ils s'y entendent à faire germer la bisbille dans les ateliers.

Dam, le temps que les turbineurs se reluquent en chiens de faïence ils ne songent pas à s'en prendre au patron!

Et c'est parce que de pareilles manigances sont la coutume des exploiters que j'en cause — afin de fiche la puce à l'oreille des bons bougres.

Et, comme échantillon, que je vous raconte le fourbi d'un patron orléanais: en face la gare, y a un bain où l'on fabrique des lits de fer, des grilles, etc.

Cette turne est la propriété d'un nommé Guillot, qui, pour mieux dominer ses négres, — assez nombreux, — pelote et favorise les uns au détriment des autres. Turellement, il ne choisit pas les meilleurs ouvriers, — parce que les gas, se sentant des capacités, ne voudraient pas se soumettre à pareils mics-macs; au contraire, c'est les plus maladroits, — mais les plus vaches!

Voici la binaise: arrive une forte commande, le patron en confie l'exécution à l'un de ses garde-chiourmes et lui donne carte blanche pour être le sous-exploiteur des pauvres bougres qui devront forger, marteler, joindre et ajuster toute la ferraille.

Bien entendu, tout est calculé pour qu'il reste au singe les deux tiers du bénéfice. Et, dans ces conditions, il s'est déchargé de toute espèce de tracas et c'est le tâcheron qui fait bûcher dur et ferme les pauvres bougres qu'on l'a autorisé à commander; aussi, quand les prolos, furieux de se crever au turbin pour gagner juste un morceau de pain renaudent, — c'est au tâcheron qu'ils s'en prennent, et non au patron.

Ainsi, il y a environ deux mois, une discussion s'élevait, à la sortie des ateliers, entre un

de ces tâcherons et un turbineur qui était à cran de se voir maltraiter par un ancien camarade de travail. De la parole, les bougres passent aux gnons; pour une beigue encaissée, le tâcheron riposte par un coup de pépin et érève un œil au prolo.

Ces jours-ci, le pauvre bougre est sorti de l'hospice, un œil perdu et l'autre endommagé. Le tâcheron a passé en correctionnelle et a ramassé quinze jours.

Quant au singe Guillot, — la cause principale du malheur, — il a continué à digérer sans que personne le rende responsable! Et il continue son fourbi d'exploitation qui lui procure de gros bénéfices tout en ne le mettant pas en contact avec ses esclaves.

Mais, foutre, ça ne durera pas à perpète!

Y a des prolos qui se décrassent! Ils comprennent que notre ennemi c'est notre maître et ils se disent que, faire dériver sa colère sur la hure d'un sous-ordre, c'est être bougrement truffe!

#### Les enfants terribles

**Toulon.** — « Cet âge est sans pitié », a dit un vieux bon bougre, Lafontaine, en parlant de ce loupot qui blessa d'un coup de pierre un pigeon épris de l'amour des voyages.

Mais, depuis, il a coulé de l'eau... et les temps sont bien changés: les pigeons ne sont pas les seuls à se plaindre des mauvais traitements des gosses.

Un certain sergot du patelin peut en témoigner.

Ces jours passés, le flicard en question trimballait sa feignasse personne dans les rues de la localité lorsqu'il s'avisa de faire une observation à un loupot de huit ans.

Bougre de cruche, va!

Mais le gosse, un futur anarcho, sans doute, prit mal l'observation, se fâcha et tomba sur un balai qui se trouvait à sa portée..., mais pour laisser tomber avec toute la force de ses petits bras le manche du pinceau sur la caboche du sergot.

Le flicard n'osa pas dégaîner: il se contenta d'emmener le loupot au poste, où sa mère vint le réclamer.

Turellement, au poste, on fit des observances à la mère du gosse, mais celle-ci, une bonne bougresse qui n'a pas frio aux mirettes, a approuvé l'acte de son fiston.

Quel signe des temps, mes pauvres sergots! Si les femmes et les gosses s'en mêlent, queque vous allez devenir?

#### OHÉ, LES BONS FIEUX!

Achetez, partout

## L'ALMANACH

DU

# PÈRE PEINARD

Pour l'année crétime 1898

(An 106 du calendrier révolutionnaire)

Inutile de seriner aux camaros que le nouvel almanach, kif kif les trois précédents, est bonde de chouettes histoires et de galbeux dessins.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

Les dépositaires du Père Peinard et les copains qui n'ont pas encore fait leurs demandes sont priés de les faire au plus vite.

Que ceux qui peuvent envoyer la galette en même temps que la commande ne ratent pas le coche.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieville (Montmartre), Paris.

## FLAMBEAUX & BOUQUINS

Les camarades qui, s'intéressant au mouvement ouvrier, veulent en connaître toutes les phases, feront bien de lire chaque mois l'Ouvrier des Deux-Mondes, seule publication rela-

tant en même temps les conditions du travail et de la vie ouvrière dans le monde entier et les efforts faits par les travailleurs pour s'affranchir de l'exploitation capitaliste.

L'Ouvrier des Deux-Mondes coûte 15 centimes le numéro; par abonnement annuel: 2 fr. 50. Les secrétaires des groupes libertaires peuvent en recevoir en dépôts quelques exemplaires.

Ecrire à Pelloutier, à la Librairie Ouvrière, 11, rue des Deux-Ponts, Paris, où se trouvent également tous les volumes et brochures de sociologie, d'histoire et d'action sociale.

**Londres.** — Un groupe de libertaires espagnols a décidé de répondre au *Germinal* d'Angiolillo, ce cri vaillant lancé de l'échafaud.

Le lâche gouvernement de notre pays et la non moins lâche bourgeoisie espagnole nous ont jeté le gant: nous le relevons.

Les idées ne meurent pas! D'ici peu de jours, nous commencerons à Londres la publication d'un journal en langue espagnole, sous le titre *Germinal*, ainsi qu'une série de brochures de propagande.

Estimant notre dignité plus que notre vie, nous sommes disposés à défendre, par tous les moyens, notre droit de penser, de sentir et d'agir.

Compagnons de tous pays: Aidez-nous! Victimes de nombreuses persécutions, nos ressources sont des plus précaires pour achever notre œuvre. Nous comptons donc, sur l'aide des compagnons de tous pays, tant d'Europe, que d'Amérique.

Encore une fois, compagnons, aidez-nous! Nous demeurerons fermes à notre poste ne redoutant rien des circonstances, si dures et si terribles qu'elles puissent être.

Salut et Révolution Sociale.  
La Rédaction.

Envoyer lettres et mandats à l'adresse ci-dessous:

Administration de « *Germinal* », 9, Wharton st. Lloyd sq. W. C.

## Communications

**Paris.** — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.

Samedi 16 courant, à 9 h. du soir, conférence par Verleye.

Pour être invité, s'adresser: aux bureaux du Père Peinard; chez Lille, rue Burq.

— Les copains du XV<sup>e</sup> se réunissent tous les samedis soir chez le bistrot, 116, boul. de Grenelle.

— Groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationaux. — Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.

Causerie par un camarade.

— Les camarades sont prévenus que la fête familiale qui devait avoir lieu à Alfortville est renvoyée au dimanche 17 octobre, les organisateurs tenant à s'assurer des concours suffisants pour en assurer le succès.

**Quatre-Chemins.** — Les libertaires des Quatre-Chemins se réunissent tous les samedis à la buvette libertaire, 11, rue des Ecoles, à Aubervilliers.

**Ivry-sur-Seine.** — Le groupe libertaire se réunit tous les dimanches à 2 h. 1/2, salle Desly, place Guillaume Bac.

— Le 17 octobre, causerie par Vandale: l'évolution économique.

Tous les camarades sont invités.

Ordre du jour: la propagande abstentionniste.

**Saint-Denis.** — Les camarades sont avisés qu'aucune réunion n'aura lieu d'ici quelque temps; une convocation ultérieure annoncera la prochaine réunion.

Tous les journaux libertaires sont en vente principalement chez M. Fouché, rue de la République et chez Mme Frocourt, rue de Paris. On y trouve également les brochures et les ouvrages sociologiques.

**Gennevilliers.** — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Le camarade Marcel Marchand tient à la disposition des copains des livres, journaux et brochures.

**Lille.** — Samedi 16 courant, à l'Hippodrome Lillois, grande conférence publique et contradictoire sur les « Crimes de Dieu », par Sébastien Faure.

Lundi 18, deuxième conférence, dans la même salle et sur le même sujet.

**Bordeaux.** — Les réunions de quartier organisées par le groupe anarchiste de notre ville sont closes momentanément.

Après la foire d'octobre, qui a commencé le 10 octobre pour prendre fin le 2 novembre, les réunions de quartier seront reprises avec la même persévérance et la même efficacité.

En revanche, les conférences à la campagne seront poursuivies de plus belle.

**Marseille.** — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent les mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

— Les camarades voulant propager l'idée révolutionnaire ont décidé de donner une série de conférences dans la ville et la banlieue. Des affiches feront connaître la date et le lieu des conférences.

Le camarade Vincent a remis à J. P. la somme de 2 fr. 20 pour les bannis espagnols.

**Amiens.** — Samedi 30 octobre, à 8 h. 1/2, à l'Alcazar d'Amiens, grande fête familiale organisée par les libertaires d'Amiens. Concert, causerie grand bal de nuit. Tombola gratuite.

Entrée: 0 fr. 30 pour les hommes et 0 fr. 20 pour les dames; les enfants au-dessous de douze ans ne paieront pas.

Tous les camarades qui ont reconnu l'utilité d'un groupe d'études sociales et philosophiques se rencontreront le samedi 16 octobre, à 8 h. du soir, au Cent de piquet, faub. du Cours.

Sujet: Ligne de conduite à suivre.

Dimanche 17 octobre, à 5 h. du soir, au même local, tous les amis y sont invités pour la fête familiale.

**Lyon.** — Dimanche 17 courant, à 6 h. du soir, soirée familiale privée avec causerie, organisée au bénéfice des « Temps nouveaux ».

Les camarades pourront se procurer des cartes au prix de 0 fr. 20.

Le rendez-vous sera fixé à la sortie de la réunion de la Bourse du travail où sera donné le compte-rendu du Congrès de Toulouse et qui aura lieu le même jour à 2 heures.

**Limoges.** — Les libertaires se rencontrent tous les dimanches à 2 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris.

— Le camarade Barian, 3, boul. St-Maurice, se charge de recevoir toutes les souscriptions pour la propagande.

On peut se procurer chez lui toutes les brochures parues.

**Le Havre.** — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent aux locaux habituels.

**Roubaix.** — Les camarades qui ont des livres de la bibliothèque sont priés d'en rendre compte ou de les rapporter le plus tôt possible.

Le camarade Wolke se met à la disposition des copains de la région du nord pour donner des conférences ou causeries. Ecrire à la Brasserie Libertaire, 78, rue de Nouveaux.

— Dimanche 17 courant, salle A. Lepers, place Nadaud, grande conférence publique et contradictoire par Sébastien Faure sur « les Crimes de Dieu ».

Les diverses notabilités sont spécialement invitées à la contradiction.

— Même jour, à 7 h. du soir, à la Brasserie Libertaire, 78, rue de Nouveaux, soirée familiale au profit des bannis de Montjuich.

**Cette.** — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.

**Le Pile.** — Le groupe les « Libertaires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études.

**Reims.** — Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

— Tous les libertaires sont invités à se réunir le samedi 16 courant, à 8 h. 1/2, au Cruchon d'Or, rue de Cernay. Urgence.

**Nîmes.** — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les consulter.

**Dijon.** — Les personnes qui s'intéressent à la propagande libertaire et qui désirent journaux et brochures peuvent s'adresser au camarade Borne, rue Jean-Jacques-Rousseau, 38.

**Troyes.** — Montperrin, place Saint-Nizon, 31, vend et porte à domicile le Père Peinard, le Libertaire et les Temps Nouveaux, ainsi que les brochures libertaires.

**Verviers.** — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

**Liège.** — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schebach 85, quai d'Orban.

Les ouvriers mineurs belges ont, dans leur congrès du 3 octobre dernier, décidé de faire une grève générale nationale.

Cette grève doit éclater le 1<sup>er</sup> novembre prochain. Aussi les anarchistes liégeois ont-ils décidé de lancer un manifeste à 100.000 exemplaires et d'organiser chaque jour dans chacune des localités minières un meeting anarchiste.

Malheureusement, il n'y a plus beaucoup d'argent en caisse, la propagande de ces temps passés l'ayant absorbé.

En conséquence nous adressons un pressant appel aux camarades afin qu'ils envoient leur obole et nous viennent en aide.

Adresser toutes communications, envois d'argent, etc., à Pierre Schebach, 85, quai Orban.

La liste des sommes déposées sera publiée chaque semaine dans les journaux libertaires ainsi que dans la *Bataille*.

LE COMITÉ DE PROPAGANDE

**Charleroi.** — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

## Petite Poste

H. et L. Orléans. — G. Marseille. — N. Paris. — B. Brest. — M. Avignon. — W. Calais. — J. Chalons. — Saône. — R. Hyères. — C. et M. du P. Dijon. — N. Alger. — R. Nouzon. — M. Troyes. — L. St-Louis. — V. Malzéville. — G. Quevilly. — Mme D. Montluçon. — E. Montpellier. — M. Havre. — B. Nice. — V. Nîmes. — P. Reims. — C. Saumur. — B. Limoges. — D. St-Quentin. — O. Toulon. — B. Agen. — M. Bruxelles. — G. Le Tréport. — A. Tré-lazé. — G. Jailleu. — B. Bourges. — S. Roubaix. — N. Tours. — N. Liège. — H. St-Nazaire. — Reçu réglemets, merci.

— Un patron: Merci de tes tuyaux de sabotage sur la boulangerie. L'abonnement est servi. Bonjour chez toi.

— E. G. Marseille: Je rentre à Paris et; très occupé, n'ai pas une minute pour t'écrire. Excuse. E. P.

— Les copains d'Amiens demandent à Condom, de Lyon, s'il pense à eux.

— Vandale demande des nouvelles de Lelieur et V. Mathieu. Ecrire 10, rue Hoche, Ivry-sur-Seine.

### POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD

Collecte entre copains, à St-Louis, 50 sous; deux copains qui se battaient pour payer un litron bu à la santé du P. P., 25 sous.

### AUX COLLECTIONNEURS

A céder une collection complète du Père Peinard, en ses divers formats et différents modes de publication, depuis 1889 jusqu'à ce jour, au prix de 200 francs.

S'adresser aux bureaux du Père Peinard 15, rue Lavieuville.

### EN VENTE AUX BUREAUX DU "PÈRE PEINARD"

	aux bureaux	Francs
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Pouget (broch.)	0 10	0 15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896...	0 15	0 30
L'Almanach du Père Peinard, pour 1897, faret de chonnettes histoires et de galbeuses illustrations.....	0 25	0 35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0 10	0 15
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1 00	1 30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1 00	1 30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.....	2 50	2 80
La Société Future, le volume.....	2 50	2 80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v. Les Joyeusetés de l'Exil, par C. Malato, le volume.....	2 50	2 80
La Philosophie de l'Anarchie, par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2 50	2 80
La Bibliographie de l'Anarchie, fort volume documentaire, in-8.....		5 »
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2 50	2 80
La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros.....	7 50	8
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8 60

Les copains qui, pour décorer les murs de leur turne, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce. Militaire Professionnel, prix 1 fr. 25; par poste 1 fr. 50; par colis postal 2 fr.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant: C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris.

L'assistance et ses assistés.



L'ADMINISTRATEUR : « Heu, vous êtes bien jeune pour être admis dans un asile de vieillards.... »